

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jean 21, 1-19)

Personne ne s'approche des récits de résurrection sans crainte et sans tremblement, sans retirer ses sandales, tant la terre que nous foulons ici est une terre sainte, vibrante et vivante d'un feu qui brûle sans se consumer. Pas plus que nous ne percerons le mystère de la vie, nous ne percerons le mystère de la résurrection. Néanmoins nous pouvons dire de la résurrection que comme la vie, elle s'inscrit dans un temps et dans un espace déterminé.

Nous sommes tous capables de dire quand nous sommes nés, où nous sommes nés ; eh bien, chaque récit de résurrection s'inscrit lui aussi dans un temps et dans un espace précis. « *De grand matin, le premier jour de la semaine... au tombeau* », « *Le même jour...tandis qu'ils étaient en chemin* » « *Le soir venu...alors que les portes de la maison étaient fermées* » « *Huit jours plus tard... dans la maison* ». Eh bien dernière page du dernier évangile ne fait pas exception à la règle. « *Au lever du jour, sur le rivage du lac de Tibériade* ». C'est à ce moment-là et dans ce lieu-là que ça se passe.

Le rivage du lac de Tibériade, ce n'est pas n'importe quel lieu puisque c'est le lieu où tout a commencé, et c'est là où tout a commencé que tout va non pas recommencer mais commencer à nouveau. Recommencer ce n'est pas refaire, c'est commencer autrement. Commencer non pas de nouveau mais commencer du nouveau.

On retrouve donc les rescapés Simon-Pierre, Thomas, Nathanaël, les fils de Zébédée et encore deux autres : non pas 12 mais 7 disciples que la mort de leur maître n'a pas séparés. Ils reprennent la vie là où ils l'avaient laissé. Là où ils avaient tout laissé pour suivre leur maître. Ils reprennent leur barque et leur filet et ils retournent à la pêche. On observe que l'avoir suivi ne les rend pas plus fort ni plus efficaces ni moins vulnérables. Ne les prémunit en rien contre le labeur stérile ni contre l'échec à répétition. Une nuit à ne rien prendre ! Vous avez eu beau suivre Jésus, ou tenté de suivre, cela ne fait pas de vous des hommes augmentés. Cela ne vous rend pas plus performant. Et Dieu sait que l'on connaît, nous aussi ce qu'est un labeur improductif. Il ne suffit pas de consacrer des jours, des nuits, des semaines, des années de travaux et d'efforts pour trouver des issues aux crises que nous vivons. Qui fracturent le monde. Déchirent des pays. Ravagent des familles. Pour que cette immense énergie déployée pour la justice et la paix sur la terre soit couronnée de succès. C'est une donnée des récits de résurrection. C'est de là que ça part. De la croix. De cette expérience de l'échec. De la stérilité. De l'impasse. De la peur. De la mort omniprésente, à l'intérieur de la vie. De ce terreau-là, de ce tombeau-là.

Et c'est sans transition aucune que nous lisons qu'« *au lever du jour, Jésus se tenait sur le rivage* » ; que « *ses disciples ne voyaient pas, ne savaient pas que c'était lui* ». Pas plus que Marie de Magdala. Pas plus que les disciples d'Emmaüs. Alors bien sûr, toutes les hypothèses sont autorisées sur cette inconnaitance, cette incapacité à reconnaître Jésus ressuscité. Pourquoi ne le reconnaissent-ils pas ? Personne ne l'explique.

Et toutes les hypothèses sont possible. Mais ce qui est indiscutable, c'est que non seulement les disciples ne s'y attendaient pas mais ils ne l'attendaient même pas. Ils ne l'espéraient même pas. Ils ne le priaient même pas. Ce qui ne l'a pas empêché d'être. De se tenir là. Sur le rivage. Pas loin. Nous sommes sous son regard de frère. Même si nous ne le voyons pas, lui nous voit. Souvenez-vous, du commencement de l'Évangile, quand Jean-Baptiste, dit : « *il se tient au milieu de vous celui que vous ne connaissez pas* ». C'est le même verbe « oida » que dans le récit de la résurrection : il se tient au milieu de vous celui que vous ne connaissez pas / celui que vous ne voyez pas. Et c'est peut-être ce qui a été dit de plus clair et de plus profond sur la présence de Dieu au milieu de nous. Il se tient au milieu de nous celui que nous ne voyons pas. Celui que nous ne connaissons pas. Ce qui ne l'empêche pas d'être et de se tenir là, debout, sur le rivage.

J'écoutais le témoignage de Dominique Eddé, une très grande dame, libanaise, qui se demande pourquoi il fait si sombre, aujourd'hui, dans les pays du levant. Pourquoi c'est la nuit à Gaza. En Palestine. Au Liban. En Israël. En Syrie. Pourquoi une telle faillite. Pourquoi cette nuit qui n'en finit plus à jeter son filet pour attraper de quoi vivre en paix entre voisins sans que rien ne vienne. Pourquoi c'est la répétition du même en pire dans toute la région depuis 50 ans ? Pourquoi ça s'enfoncé chaque jour un peu plus dans le chaos et dans la nuit sans que rien n'en sorte. Elle y vit et elle voit cela mais elle voit aussi le courage incroyable, les ressources phénoménales des femmes notamment, qu'elle côtoie dans les ateliers de tissage qu'elle a créée et cette grande intellectuelle prudente et agnostique vient témoigner ici à Genève et à Paris, de ce qu'elle-même a du mal à croire mais qu'elle est bel et bien obligée de constater à savoir que : « si elles n'avaient pas la religion, et là je la cite mot à mot elles s'effondreraient dans la minute ». Elle parle de la religion, au singulier, pas des religions, celles qui séparent et font la guerre, celles au nom desquelles on assassine et on crucifie en toute bonne conscience. La religion : ce qui nous relie de manière fraternelle, à une présence amicale, œcuménique, interreligieuse, le Christ de Galilée, c'est-à-dire le Christ cosmique, qui adorait faire le détour par la Samarie quand il se rendait à Jérusalem et qui s'est laissé convertir à l'universalisme auquel les enfants d'Abraham sont appelés par une femme syro-phénicienne – du sud-Liban – on dirait aujourd'hui qui ne mendiait pour elle que les miettes qui tombaient de sa table. Il est là. Il se tient au milieu de nous, celui que nous ne voyons pas.

« Eh les enfants, n'avez-vous rien à manger ? » Là encore, combien d'échos cette question n'a-t-elle pas dans tous les évangiles, quand il s'émeut de la faim de ces foules venues l'écouter et qui n'ont rien à manger. Qui sont à sec. Et cette capacité qu'il a – par sa parole ! Par ses questions, par ses ordres, de remettre de l'ordre, de séparer la nuit du jour, de faire surgir la vie, les pains et les poissons qui sont là, comme la paix d'ailleurs est là, tout à côté, si on voulait bien consentir à sortir de la répétition du même mais faire juste un pas de côté qui nous permet de tout commencer, de tout commencer à neuf. De retrouver la vie à l'intérieur de la vie, ce qui est la fonction même de la résurrection. On reconnaît le Christ à ses effets. A la paix qu'il donne quand on a peur. Au pain qu'il donne quand on a faim. A la joie qu'il donne quand on est malheureux.

Un feu est allumé à côté de lui. Le feu qui ne s'éteint pas depuis que Moïse un jour l'a vu brûler sur la terre. Il y a la pêche du jour et il y a celui qu'il avait préparé. Il prend le pain et le leur donne ; et de même pour le poisson, ICHTUS l'anagramme de Iésous Christos Theou Uios Soter qui signifie en français Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur. C'est la troisième fois que Jésus ressuscité se manifeste aux disciples et l'Évangile va se refermer comme il a commencé, par une triple question et par un ordre de route. La dernière question s'adresse à « Simon, fils de Jean » et cette manière de nommer Pierre renvoie encore au commencement de l'évangile, quand Jésus le rencontre la première fois et le salue d'un : « Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Kephas, ce qui veut dire Pierre ». Aujourd'hui que l'évangile touche à sa fin, c'est donc une question testamentaire qui s'adresse à Pierre, et au-delà de Pierre, à celles et ceux qui se voient confiés à travers le temps et l'espace les brebis du Seigneur. (Ce n'est évidemment pas par hasard que le pape François l'ait imposé le jour de ses obsèques).

Il y a plusieurs manières de comprendre cette question : « M'aimes-tu plus que ceux-ci » dont Jean Zumstein fait l'inventaire malicieusement. Relevons simplement que cette fin nous renvoie au cœur de l'évangélique johannique, au centre d'où tout rayonne, à l'amour. Jean 13. Si c'est à l'amour que nous manifestons les uns pour les autres que nous reconnaissons les disciples du Christ, si c'est à notre manière de nous conduire les uns avec les autres que nous reconnaissons que nous sommes bien à l'écoute, à l'école des enseignements, de la parole du Maître de Nazareth, c'est dans notre manière de L'aimer et de le préférer Lui à tout autre, lui à tous les autres que réside – ou devrait résider - le critère ultime quand il s'agit de prendre soin de son troupeau – que l'on soit pape, curé, pasteur, conseiller de paroisse, administrateur.

Il ne s'agit pas d'être plus savant, ni plus intelligent, il faut juste l'aimer plus, lui ; et si vous voulez savoir ce qu'est aimer, alors, il suffit de reprendre la lecture des évangiles en leur commencement. Et on y apprendra comment devenir savant en amour, comment devenir intelligent avec amour, comment sortir des haines répétitives par amour, comment traiter l'ennemi en ami, l'étranger en frère, le mort en ressuscité et il n'y aura pas de plus belle manière de rendre présent ce Christ au milieu de nous, qui se tient sur le rivage pas toujours à portée de vue, mais toujours à portée de voix.

Emmanuel Rolland